Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 13 (1875)
Heft: 17

Artikel: A Douarnenez : [suite]
Autor: Dubarry, Armand
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-183252

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 13.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

fit, et l'un des piqueurs s'écria d'un ton mystérieux :

— Qui êtez-vous, vous qui venez troubler ces profondes solitudes ? Etes-vous des amis ou des suppôts de Satan ?...

Une voix répondit :

— Nous sommes ceux qui percent les montagnes, qui affrontent les dangers, ceux qui forgent le fer, qui taillent le granit et gagnent leur pain à la sueur de leur front !... Nous sommes les travailleurs !...

Alors la première voix ajouta :

— Eh bien ! nous sommes vos frères. Amis, courage, et abattons la barrière qui nous sépare !

A ces mots, toutes les pioches attaquèrent l'obstacle... Les ouvriers se serrèrent affectueusement la main ; les deux piqueurs s'embrassèrent.

Trente lampes de mineurs furent accrochées aux parois du souterrain et formèrent un cercle de feu autour de ces braves ouvriers auxquels une modeste collation avait été ménagée.

Les verres se remplirent et provoquèrent une franche gaîté parmi ces hommes dont la tâche avait été jusque là si pénible et qui était encore loin d'arriver à son terme.

Il y avait là des Piémontais et des Français.

Un de ces derniers se plaça sur la petite arête de terre qui marquait encore le point de rencontre, et, levant son verre, entonna, sur l'air de l'Hymne à Garibaldi, des couplets du chansonnier Jean, pleins d'originalité et d'énergie dans le fond comme dans la forme. En voici quelques-uns :

Pour avoir dit, plein de pitié,
A la femme aime, à l'homme sonde !
Satan fut exilé du monde
Et Jésus fut crucifié !
Et le maître dit : Pour ce crime,
Aimer, savoir, n'obéir pas,
A l'homme innocente victime,
Tu travailleras et mourras.

Ici-bas et non pas ailleurs,
Mieux que le prophète Moïse,
Nous fondons la Terre-Promise
Nous qui sommes les Travailleurs !

Nous qui construisons les palais ;
Nous qui logeons dans des masures ;
Nous qui, sur toutes les coutures,
Brodons et maîtres et valets ;
Valets ni maîtres nous ne sommes,
Mais nous sommes sous nos haillons,
Qu'on se le dise enfin, des hommes !
Et nous sommes des bataillons !

Ici-bas et non pas ailleurs
Mieux que le prophète Moïse
Nous fondons la Terre-Promise
Nous qui sommes les Travailleurs !

De concert avec le soleil,
La sueur aidant la semence
A la famille humaine immense
Donne et pain d'or et vin vermeil !

Pour la communion des frères
Nous qui donnons tout, paysans,
Aux Maîtres nous tendons nos verres
Vides depuis dix-huit cents ans.

Ici bas, etc.,

A l'ouïe de cet air si populaire dans toute l'Italie, les Piémontais accompagnèrent le refrain avec enthousiasme. Puis se donnant la main, tous descendirent deux à deux le tunnel.

Le reste de la journée fut laissé à leurs joyeux ébats. *(A suivre.)*

Les journaux nous apportent des détails navrants sur la famine qui sévit en Asie Mineure depuis dix-huit mois. Il paraît que le gouvernement turc fut informé dès le mois de juin 1873 qu'une disette était imminente, les récoltes ayant manqué dans tout le pays ; mais il ne prit aucune mesure préventive, et l'on dit même que plusieurs fonctionnaires de l'Etat s'entendirent avec des négociants pour accaparer le blé disponible et produire une hausse artificielle des prix. Quand la population menacée vit partir l'une après l'autre les caravanes qui emportaient les derniers moyens de subsistance, l'indignation la saisit. Des émeutes eurent lieu sur divers points. Au lieu de faire une enquête qui eût amené la découverte des vrais coupables, le gouvernement envoya des troupes pour réduire les mécontents au silence.

C'était en novembre 1873. Toutes les denrées avaient atteint des pris excessifs, le blé était hors de prix. Survint un hiver fort rigoureux ; la neige s'entassa sur les routes, toute circulation devint impossible. Pendant plusieurs mois on ne sut pas au dehors ce qui se passait dans les districts menacés ; on ne l'apprit qu'à la fonte des neiges. Partout, dans les villages, dans les fermes isolées, gisaient des morts. Les malheureux avaient d'abord dévoré tout ce qui leur était tombé sous la main, puis ils avaient péri.

Dès que les routes furent libres, on vit les survivants s'enfuir de leurs demeures désolées et se répandre dans les campagnes en quête de nourriture. En peu de jours, tous les chemins furent couverts de cadavres abandonnés aux vautours et de malheureux se traînant à demi morts d'étape en étape. Des centaines d'hommes, de femmes, d'enfants venaient expirer sur les places publiques des grandes villes, en vue même des fours où de plus fortunés faisaient cuire leur pain.

Plus de 150,000 personnes ont succombé à la faim !

A DOUARNENEZ

IX

« A moi ! » s'écria Sa Majesté épouvantée.

« Si tu veux te sauver, secoue le diable qui te suit en croupe, » répondit saint Guenolé qui fendait l'air comme une mouette.

Le roi ne savait à quoi se résoudre, quand le saint vint à

son secours en touchant la princesse du bout de sa crosse. Aussitôt l'infâme Dahut glissa dans le mer et disparut à l'endroit appelé aujourd'hui Poul-Dahut, et le cheval de Grallon, débarrassé de ce fardeau maudit, s'élança sur le rocher de Garrec, où l'on voit encore la marque d'un de ses fers.

Les *Discrevellers* et les *Malvailherrs* bretons ajoutent que la ville d'Is était si splendide que nos pères, pour donner à la capitale de la France un nom digne d'elle, ne trouvèrent rien de mieux que de changer son nom de Lutèce en celui de Paris, *Par-Is*, c'est-à-dire l'égale d'Is. Nous laissons aux étymologistes le soin d'apprécier leur assertion.

Cette légende, commune à la plupart des somptueuses cités des côtes armoricaines, entre autres à celle engloutie sous les sables de la grève de Saint-Michel, a un épilogue, celui-ci:

Le sceptre du roi de la ville détruite était une baguette de noisetier qui donnait tout pouvoir et qui est restée suspendue dans la dernière salle du palais royal. Chaque année, à la Pentecôte, un passage s'ouvre, au premier coup de minuit, à travers la dune, et permet d'arriver jusqu'à ce palais; mais, pour atteindre la baguette, il faut se hâter, car le passage se referme au dernier coup de minuit et ne se rouvre qu'à la Pentecôte suivante. Or, c'est cette baguette que Stevan voulait aller prendre!

« Aurai-je le temps de parcourir l'espace qui sépare l'entrée du palais de la salle où est suspendue la baguette magique? se demandait-il en arpentant fiévreusement la grève. Oui, oui, je serai de granit contre les séductions qui s'offriront à mes yeux sur ma route, et je courrai avec tant de rapidité que j'enlèverai le puissant talisman avant que le douzième coup de minuit ait raisonné! Alors, oh! alors, tu me reverras, Tinah, tu me reverras!... »

Tandis qu'il vaguait ainsi, en proie au plus violent désespoir, le jour déclina.

Il pensa à revenir à Douarnenez, dont il s'était éloigné de plus de deux lieues, car il se rappelait qu'il avait promis à l'équipage du navire qui l'avait ramené de l'île du Lok de le *biturer*, avec quelques bouteilles d'eau-de-vie, à l'auberge du *Grand-Saint-Nicolas*, et il tenait à dégager sa parole. Il reprit donc hâtivement le chemin de la ville, où il arriva à la nuit close.

L'auberge du *Grand-Saint-Nicolas* était située à l'angle d'une des rues qui aboutissaient sur le quai. On y logeait à pied, on y servait à boire et à manger, surtout à boire, car elle était achalandée par les gens de mer, qui, on le sait, ne font pas la petite bouche sur l'article de la boisson.

Quand Stevan y entra, les matelots du navire étaient attablés devant une forêt de pots et de bouteilles « affourchés à quatre amarres, » fumant, chiquant, braillant, et, pour la plupart, ayant déjà leur « guigne. »

L'arrivée de Stevan provoqua un tonnerre de hourras.

— De l'eau-de-vie! dit le gars en mettant dans la main de l'aubergiste les six livres qui lui restaient, de l'eau-de-vie pour cette somme.

Puis il s'attabla à son tour, prit un gobelet, versa à la ronde, trinqua et but. Comme l'abîme appelle l'abîme, la boisson appelle la boisson : c'est pour cela que les ivrognes ont toujours soif. Stevan, que la fièvre dévorait, but et fuma avec une sorte de rage, lui qui n'était habitué ni à boire ni à fumer. Après le premier gobelet de tafia, il en avala un second, puis un troisième, puis un quatrième, si bien que, lorsqu'il fut temps pour lui de partir, il était ivre au point que les yeux lui sortaient de la tête.

Cependant, quand onze heures sonnèrent à l'église de Douarnenez, il se leva comme s'il eût été mu par un ressort, laissa ses camarades et quitta l'auberge en courant des bordées de tribord à bâbord. Le grand air le saisit; il frissonna, chercha vainement à mettre un peu d'ordre dans ses idées, et marcha d'instinct, la tête lourde comme une masse de plomb, vers l'endroit de la grève où devait s'ouvrir, au premier coup de minuit, le passage conduisant à la ville d'Is. La mer grondait, la brise fraîchissait, la nuit était noire.

Stevan parvint tant bien que mal à son poste, s'assit sur le sable et attendit. Il était onze heures et demie. Son cœur battait violemment, et il lui semblait que la surface de la mer était pleine d'apparitions fantastiques. Là, c'était une sirène posée sur un débris de navire; plus loin, le feu de Saint-Elme sautant sur les rochers de la côte; ailleurs, saint Gildas luttant contre une légion de démons et renouvelant son fameux miracle de navigation connu de tous les vieux pêcheurs bretons et que raconte ainsi Albert de Morlaix :

« Le diable depescha à Blavet quatre démons accoustrez en moynes qui se disoient religieux de saint Philibert (avec lequel saint Gildas avoit contracté une estroite amitié lorsqu'il alla en Hibernie), lequel, disoient-ils, estoit nouvellement décédé, et qu'on ne faisoit que l'attendre pour l'inhumer; partant, le suppliaient de s'embarquer hastivement dans un vaisseau qu'ils avoient amené. Le saint abbé alla à l'église faire sa prière, et sceut par révélation quels étoient ces faux moynes; néanmoins, il le dissimula pour lors, et, ayant pris le livre des Evangiles, qu'il avoit escrit de sa propre main, il le remit révéremment en une petite caisse qu'il cacha en son sein, au desçu de ces faux moynes, prit son bréviaire, son chapeau, son manteau et son bourdon, et s'embarqua ; et, les ancres levées, les voiles tendues, le vaisseau s'élargit en pleine mer: de sorte que, sur l'heure de prime, ils se trouvoient avoir perdu terre de vue de toutes parts; alors saint Gildas dit : « Or çà, frères, que l'un de nous tienne le » gouvernail et les autres disent les primes, et pour plus » hâtivement nous en acquitter, baissons la vergue du grand » mast. » Ces faux frères lui répliquèrent: « Si vous retardez » tant soit peu nostre course, vous n'arriverez pas à temps » au monastère. » — « N'importe, répond saint Gildas, ne » manquons pour cela à rendre nos vœux à Dieu. » Alors l'un d'eux, se mettant en colère contre le saint, lui dit brusquement : « Ah! que tu nous rompt la teste avec tes primes! » Saint Gildas, voyant qu'il ne gagnoit rien, commença le *Deus in adjutorium*, s'estant jeté à genoux, et, tout à l'instant, la barque avec tout son attirail et les quatre moynes disparurent, et le saint se trouva seul sur les vagues de la mer. Se voyant en ce danger, il se recommanda à Dieu et acheva ses primes; puis, ayant osté son manteau ou froc, se mit dessus et en attacha le bout à son bourdon pour cueillir le vent, s'en servant de voile, et cingla en cette sorte jusqu'à la côte d'Hibernie, et arriva au monastère de saint Phllibert, auquel ayant raconté toute l'histoire de son voyage, ils en rendirent grâces à Dieu. »

Stevan voyait passer toutes ces visions devant lui; il voyait saint Gildas courant grand largue sur son froc, les diables se précipitant dans la mer et soulevant une bourrasque, saint Elme promenant son feu follet jusque sur les ormeaux rabougris épars le long de la côte, le roi Grallon fuyant sur son cheval blanc, protégé par saint Guenolé filant dans l'air, la princesse Dahut roulée par les flots et se tordant dans les convulsions de l'agonie; il apercevait les cimes des édifices de la ville engloutie, il entendait des bruits étranges mêlés de bourdonnements, de cris, de vociférations, de blasphèmes; puis le vent lui apportait le tintement du premier coup de minuit qui sonnait à quelque église lointaine!...

Alors il se dressait frémissant, et s'avançait sur le chemin étroit qui venait de s'ouvrir au milieu des sables de la grève et qui conduisait droit au palais royal d'Is la superbe. Les vagues mugissaient au-dessus de sa tête et formaient, en se séparant, deux montagnes écumantes prêtes à se briser l'une contre l'autre. Au second coup de minuit, il atteignait la première salle du palais qu'éclairaient cent lampes brûlant de l'huile parfumée, et toute remplie de coffres d'ébène d'où s'échappaient des piles d'écus neufs. Il hésitait, et entrait vivement dans la deuxième salle en entendant résonner le troisième coup. Là, ce n'étaient plus des piles d'écus, mais des piles de louis d'or qui tombaient sur le parquet en mosaïque. Il s'arrêtait et allait remplir ses poches, quand le quatrième coup le chassait brusquement dans la troisième salle, où il heurtait des monceaux de diamants, de rubis, d'émeraudes, de topazes, d'améthystes, de perles blanches et de perles noires. *(A suivre.)*

LAUSANNE — IMPRIMERIE HOWARD-DELISLE ET F. REGAMEY